HAL open science

Supporters extrêmes, violences et expressions politiques en France

Nicolas Hourcade

To cite this version:

Nicolas Hourcade. Supporters extrêmes, violences et expressions politiques en France. Thomas Busset; Christophe Jaccoud; Jean-Philippe Dubey; Dominique Malatesta. Le football à l'épreuve de la violence et de l'extrémisme, Antipodes, pp.87-105, 2008, 978-2-88901-013-4. hal-01848065

HAL Id: hal-01848065

https://hal.science/hal-01848065v1

Submitted on 24 Jul 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Supporters extrêmes, violences et expressions politiques en France

Nicolas Hourcade

Texte paru dans un ouvrage collectif :
Nicolas Hourcade, « Supporters extrêmes, violences et expressions politiques en France »,
in Thomas Busset, Christophe Jaccoud, Jean-Philippe Dubey, Dominique Malatesta (éds.),
Le football à l'épreuve de la violence et de l'extrémisme,
Lausanne, Antipodes, **mai 2008**, pp. 87-105.

Le 23 novembre 2006, après la défaite du Paris Saint-Germain contre l'Hapoël Tel-Aviv en coupe de l'UEFA, des supporters du club israélien sont pris à partie aux abords du stade. L'un d'eux, poursuivi par plusieurs fans parisiens, est protégé par un policier noir qui finit par utiliser son arme, blessant grièvement un des assaillants et en tuant un autre. Certains des agresseurs semblant avoir des motivations racistes et antisémites, ce drame a mis sur le devant de la scène la violence et l'extrémisme politique d'une partie des supporters français. Il a profondément choqué l'opinion publique, d'autant que les incidents mortels autour des matches de football professionnel sont rarissimes en France. Le précédent remonte à 1984, un supporter lyonnais ayant été mortellement atteint par un engin pyrotechnique lors d'un match contre Marseille. Pour autant, ce drame n'a pas été une complète surprise. En effet, depuis une vingtaine d'années, une frange des supporters parisiens, située dans la tribune Boulogne du Parc des Princes, est réputée pour sa violence et son extrémisme de droite.

Les supporters extrêmes, principaux acteurs des incidents

Le tournant du milieu des années 1980

La violence et le racisme des supporters sont devenus un problème social en France très précisément en 1985[1], du fait du traumatisme causé par la tragédie du Heysel[2] et de la découverte simultanée de l'existence de hooligans français. Depuis les débuts du spectacle sportif en France, des incidents étaient relevés çà et là. Peu médiatisées, ces violences sporadiques paraissaient contrôlables et n'étaient pas considérées comme un trouble grave à

[1] Michel de Fornel, « Violence, sport et discours médiatique : l'exemple de la tragédie du Heysel », Réseaux, n° 57, 1993, pp. 29–47 ; Patrick Mignon, « Les désordres des stades, 1945–2005 », in Philippe Tétart, Histoire *du sport en France. De la Libération à nos jours*, Paris, Vuibert, 2007, pp. 261–274.

[2] Le 29 mai 1985, devant les caméras de télévision, 39 supporters de la Juventus de Turin trouvent la mort dans un mouvement de foule provoqué par l'agressivité des fans anglais de Liverpool.

l'ordre public[3]. Les premières manifestations du supportérisme violent moderne, provoquées par des fans anglais (de Leeds à Paris en 1975, de Manchester à Saint-Étienne en 1977) puis par des occupants de la tribune Boulogne, avaient commencé à alerter les amateurs de football sans pour autant rencontrer un grand écho. Suite au Heysel, la perception des débordements des supporters change complètement. Désormais, les médias relayent les méfaits des autoproclamés hooligans parisiens et le « hooliganisme » devient une catégorie de pensée largement répandue.

À la même époque, des groupes de supporters plus radicaux se développent en France. Pendant les trois premiers quarts du XXe siècle, les amateurs français de football se sont comportés plus en spectateurs qu'en fervents supporters[4], à la différence de leurs voisins allemands, britanniques, espagnols ou italiens. Au milieu des années 1970, les exploits européens de Saint-Étienne marquent un tournant : pour la première fois, le rôle du « douzième homme » est mis en avant. Progressivement, des supporters s'inspirent des fans étrangers et stéphanois et des « kops »[5] se constituent dans la plupart des stades français. Un deuxième tournant a lieu une décennie plus tard quand émergent, dans ces kops, deux sortes de groupes de jeunes supporters. Les uns forment, comme leurs inspirateurs anglais, des bandes informelles centrées sur la violence et se revendiquent « hooligans », « hools », « casuals » ou « indépendants »[6]. Les autres se qualifient d'« ultras », à l'image de leurs homologues italiens, et s'investissent dans le soutien au club tout en acceptant le recours à la violence. Sous l'impulsion de ces derniers, le supportérisme a connu depuis vingt ans un important essor, entretenu par les performances des clubs puis de la sélection nationale dans les années 1990.

Depuis le milieu des années 1980, le supportérisme français a ainsi considérablement changé quantitativement et qualitativement, tant dans ses modes de soutien que dans ses manifestations violentes[7]. Jusqu'alors, la violence des supporters était spontanée et occasionnelle. Survenant de manière imprévue, elle était suscitée par une défaite, une erreur d'arbitrage, des provocations verbales, la rencontre fortuite de fans adverses aux alentours du stade… À cette violence spontanée qui perdure, s'ajoute désormais une violence que les

---

[3] Patrick Mignon, « Les désordres… », *op. cit.*, p. 263.
[4] Patrick Mignon, *La passion du football*, Paris, Odile Jacob, 1998.
[5] Le kop, du nom d'une tribune du stade du Liverpool FC, est la tribune où se rassemblent les plus fervents supporters du club local.
[6] Dans ce texte, ces termes sont considérés comme synonymes.
[7] Patrick Mignon, « Another side to French exceptionalism: football without hooligans ? », in Eric Dunning, Patrick Murphy, Ivan Waddington et Antonios E. Astrinakis (dir.), *Fighting Fans*, Dublin, University College Dublin Press, 2002, pp. 62–74.

chercheurs qualifient de préméditée[8]. Celle-ci est portée par des groupes, ultras ou hools, qui vont au stade avec l'idée qu'ils peuvent se battre. Largement indépendante des faits de jeu, leur violence est plus ou moins organisée selon les groupes et les circonstances.

Une étude ethnographique centrée sur les supporters extrêmes

Depuis une vingtaine d'années, les phénomènes de violence et d'extrémisme politique autour du football professionnel français sont, pour l'essentiel, dus aux ultras et aux hools[9]. Ces supporters extrêmes ayant toujours suscité une grande méfiance, les représentations sociales qui s'attachent à eux ne correspondent que partiellement à leurs pratiques. Cette contribution, dont la taille limitée explique la généralité du propos, cherche donc à comprendre en quoi consistent leurs violences et leurs manifestations politiques et quel sens ils leur accordent. Elle s'appuie sur des enquêtes ethnographiques, mariant observations des supporters, discussions informelles, entretiens, recueil de documents et passation de questionnaires. Conduites à partir de 1993, ces recherches ont été menées principalement à Bordeaux, Paris, Rennes et Le Havre et occasionnellement dans plusieurs villes, françaises et européennes. Afin de ne pas construire une vision tronquée et déformée du supportérisme extrême, l'analyse n'était pas circonscrite à la violence et à la politisation.

L'étude du supportérisme extrême suppose également de clarifier les termes employés. Pour le grand public, le « hooliganisme » désigne tous les actes de violence commis à l'occasion des rencontres sportives et les « hooligans » sont perçus comme les auteurs de tels actes. En revanche, les supporters extrêmes réservent le qualificatif de « hooligans » à certains supporters violents, qu'ils différencient d'autres également violents comme les « ultras ». « La catégorie ‹hooligan› elle-même est peu claire, note P. Mignon[10] ; est-ce un nom que certains se donnent ou est-ce un qualificatif qui est posé sur certains groupes ou certains comportements ? » Alors que les catégories de sens commun sont imprécises[11], les catégories indigènes, mobilisées par les acteurs eux-mêmes, présentent l'avantage d'être claires et partagées par les supporters européens. Dans une perspective compréhensive, il est préférable de partir des secondes, en examinant de manière critique leur contenu. De même, comme le pointe T. Busset, il vaut mieux parler de supportérisme violent que de hooliganisme car cette

[8] Suite notamment aux travaux de Lode Walgrave et Kris Van Limbergen. Voir par exemple : Kris Van Limbergen, « Aspects sociopsychologiques de l'hooliganisme », *Pouvoirs*, n° 61, 1992, pp. 117–130.

[9] Les problèmes sont sensiblement différents dans le monde amateur. Ce texte porte seulement sur le football d'élite.

[10] Patrick Mignon, *La passion…*, *op. cit.*, p. 140.

[11] Nicolas Hourcade, « Hooliganisme, ultras et ambiguïtés en France », *Esporte e Sociedade*, n °7, 2007, 40 p., (lien valide le 1/7/2015 : http://www.uff.br/esportesociedade/pdf/es70h.pdf).

expression est « fortement connotée dans le débat public, où elle est associée à des clichés tenaces qu'il s'agit précisément de remettre en question »[12].

La distinction proposée ici entre ultras et hools ne conduit ni à cataloguer tel individu ou tel groupe dans telle catégorie ni à tracer des limites entre les uns et les autres. Il s'agit d'analyser l'espace du supportérisme en en distinguant les principaux pôles, dont chaque individu ou groupe se rapproche plus ou moins. Cette approche relationnelle[13] prend en compte les manières dont les supporters se définissent les uns par rapport aux autres ainsi que les évolutions des pratiques. De la même manière, J.-M. Faure et C. Suaud décrivent l'espace du supportérisme nantais, en soulignant que les différents groupes de supporters ne sont « pas seulement juxtaposés ». Confrontés à des enjeux communs, ils sont engagés dans une « lutte de légitimité »[14].

Ultras et hools : les deux pôles du supportérisme extrême

Les pratiques des ultras et des hools sont suffisamment différentes pour être distinguées et suffisamment proches pour être considérées comme deux formes d'un supportérisme extrême.

Divergences et ressemblances

Il est fréquemment affirmé que ce qui distinguerait principalement les ultras des hools serait leur moindre violence. En fait, la différence est plus profonde. Elle se traduit dans leurs modes d'organisation, leurs types de participation au spectacle, leurs relations avec le monde du football ou leur manière d'appréhender la violence. Essentiellement préoccupés par la recherche de l'affrontement avec les supporters extrêmes adverses ou avec la police, les hools s'investissent peu dans l'ambiance au stade et dans la vie du club. Au contraire, la violence ne constitue pour les ultras qu'un moyen d'action parmi d'autres. En effet, ils s'engagent dans le soutien à l'équipe et animent les travées notamment par l'organisation d'animations, les « tifos » qui colorent les virages[15] à l'entrée des joueurs. Ils cherchent également à jouer un rôle au sein de leur club et donc à nouer des relations avec ses dirigeants. Tandis que les hools forment des bandes informelles, les groupes ultras adoptent une forme associative[16] : les membres paient une cotisation annuelle, un bureau directeur régit les activités, des porte-parole débattent avec les dirigeants du football et interviennent dans les médias. Alors que les

[12] Thomas Busset, « Le supportérisme violent en Suisse », *Revue internationale de criminologie et de police technique et scientifique*, n° 3, 2002, p. 349.

[13] Et non substantialiste : voir, par exemple, Pierre Bourdieu, « Espace social et espace symbolique », *Raisons pratiques*, Paris, Points Seuil, 1994, pp. 13–29.

[14] Jean-Michel Faure et Charles Suaud, *Le football professionnel à la française*, Paris, PUF, 1999, p. 186.

[15] Les tribunes situées derrière les buts, où se situent généralement les kops, sont appelées virages du fait de la forme incurvée de nombreux stades français.

[16] Christian Bromberger, *Football, la bagatelle la plus sérieuse du monde*, Paris, Bayard, 1998, pp. 103–104.

hools assument l'étiquette de « mauvais garçons », les ultras jouent sur plusieurs registres : désirant être reconnus comme des interlocuteurs respectables tout en demeurant « rebelles », ils sont profondément ambivalents[17]. Comme le note P. Mignon, les hools sont avant tout à la recherche d'« émotions fortes » alors que les ultras, au-delà de la dimension émotionnelle également importante chez eux, s'engagent dans une « cause » selon une logique de « mouvement social »[18]. Par conséquent, les hools peuvent plus facilement assumer violence et extrémisme de droite puisqu'ils ne forment que des groupuscules tandis que les ultras cherchent à mobiliser largement les supporters et à être acteurs du monde du football.

Si leurs logiques sont distinctes, ultras et hools français se ressemblent néanmoins sous certains aspects. Ils touchent la même population : principalement des jeunes hommes de 16 à 30 ans, pour l'essentiel issus des catégories populaires et moyennes[19]. Même quand ils sont reconnus par leur club, ce qui est généralement le cas des ultras, ces groupes affirment leur autonomie et s'opposent aux associations officielles de supporters selon eux inféodées aux dirigeants[20]. Contrairement à ces dernières, leur conception du football n'est pas consensuelle mais conflictuelle[21]. Ils ont recours à la provocation et à la violence et refusent la morale selon eux hypocrite du fair-play. Ils sont aussi contestataires et n'hésitent pas à remettre en cause les joueurs et dirigeants de leur club. Enfin, les ultras comme les hools se passionnent au moins autant pour leurs activités de supporters que pour le football. En somme, le style ultra et la tendance hooligan sont deux modes distincts d'un supportérisme extrême conçu comme « une fin en soi »[22].

De plus, les ultras et les hools sont fréquemment en relation. Même s'il existe des médias spécifiques à chaque courant, ils partagent souvent les mêmes fanzines, sites et forums Internet. Surtout, le nombre limité de bandes de hools en France conduit ces indépendants, en quête de rivaux, à affronter des ultras. Et hools et ultras d'une même ville s'allient parfois pour faire face aux supporters extrêmes adverses. Dans le même temps, au niveau local, ils entretiennent des rapports de force, qui peuvent déboucher sur des incidents sérieux. Même si les uns et les autres clament leurs différences, les frontières sont floues. Il arrive que des

---

[17] Nicolas Hourcade, « La France des ''ultras'' », *Sociétés et représentations*, n° 7, 1998, pp. 241–261.
[18] Patrick Mignon, « Les désordres… », *op. cit.*, pp. 269–270.
[19] Patrick Mignon, *La passion…*, *op. cit.* ; Didier Demazière (dir.), *Le peuple des tribunes*, Béthune, Musée d'ethnologie régionale, 1998 ; Nicolas Hourcade, « La France… », *op. cit.* ; Dominique Bodin, *Hooliganisme, vérités et mensonges*, Paris, ESF, 1999 ; Williams Nuytens, *La popularité du football*, Arras, Artois Presses Université, 2004.
[20] D'où la distinction faite par Patrick Mignon ou Williams Nuytens entre supporters « officiels » et « autonomes » (qualifiés ici de supporters extrêmes).
[21] Nicolas Hourcade, « La place des supporters dans le monde du football », *Pouvoirs*, n° 101, 2002, pp. 75–87.
[22] J'adapte une formulation de Patrick Mignon, *La société du samedi*, Paris, IHESI, p. 6.

individus passent d'un style à l'autre au cours de leur carrière de supporter ou se situent entre ces deux formes de supportérisme.

Un mouvement ultra de masse, une tendance hooligan marginale

En France, la mouvance hooligan est forte à Paris (entre 50 et 400 « durs », selon les époques et les matches) et embryonnaire dans le reste du pays. En revanche, les groupes ultras comptent des centaines voire des milliers de membres et mènent l'ambiance dans la plupart des stades français. Comment expliquer ces évolutions contrastées ? Notamment par l'essor des supporters extrêmes au moment du drame du Heysel et par l'absence de tradition supportériste. En France, contrairement à l'Allemagne ou l'Espagne, il n'y avait guère d'alternative au modèle proposé par les ultras, sauf dans des villes comme Lens, Saint-Étienne ou le Havre, où ils ont d'ailleurs eu des difficultés à s'imposer. Les supporters extrêmes ont donc été perçus comme menaçants, tout en étant considérés, pour ce qui est des ultras, comme les fans les plus fervents. Après avoir usé à leurs débuts de la provocation, affichant des symboles d'extrême droite (à une époque où le mouvement skinhead d'extrême droite était à la mode en France) et jouant sur des registres violents, les ultras ont rapidement changé d'attitude. À cause de la répression, mais aussi parce qu'ils avaient besoin de susciter des vocations et de drainer derrière eux des supporters participant aux chants et aux tifos et apportant des fonds au groupe en cotisant ou en achetant son matériel (écharpes, tee-shirts, adhésifs…). Pour s'implanter dans les virages français, les ultras se sont présentés comme les « meilleurs supporters », en mettant en avant les dimensions valorisées de leur pratique (le soutien au club, les tifos ou la dimension associative) et en se démarquant ostensiblement des hooligans et de leurs excès violents et racistes. Par conséquent, les hools ont été marginalisés, sauf à Paris où ils étaient déjà bien installés, et les ultras ont adopté une attitude moins extrême qu'en Italie. Inversement, ces dernières années, l'institutionnalisation accrue des groupes ultras a sans doute favorisé le développement, en particulier dans l'Est et le Nord, de petites bandes de 10 à 50 indépendants recherchant plus de radicalité.

Des problèmes relativement limités mais réels

Les problèmes liés aux supporters français sont souvent présentés comme moindres par rapport à ceux que connaissent les autres grands pays européens. Effectivement, les insultes racistes sont beaucoup moins répandues qu'en Italie ou en Espagne. Elles ne doivent cependant pas être sous-estimées : d'ailleurs, le 15 octobre 2007, la Ligue de Football Professionnel a retiré un point au club de Ligue 2 de Bastia pour des injures racistes qu'auraient proférées certains de ses supporters à l'encontre d'un joueur noir de Libourne.

Quant aux violences, elles sont suffisamment récurrentes pour ne pouvoir être négligées. Cette idée répandue que la France n'est pas vraiment concernée par les débordements des supporters joue sur les politiques publiques. Il a fallu des incidents graves et fortement médiatisés, impliquant des supporters extrêmes parisiens, pour que plusieurs textes de lois soient adoptés dans l'urgence, sans analyse approfondie préalable des problèmes[23]. La publication récente par le Sénat d'un rapport bien informé laisse néanmoins espérer la mise en place d'une réflexion globale sur les supporters et sur les politiques à adopter à leur égard[24].

Inversement, faut-il déplorer une hausse des incidents, comme le font régulièrement les médias ? Un tel diagnostic se heurte à une première difficulté : comment qualifier les faits ? Les insultes à caractère sexuel, courantes dans les stades, doivent-elles être considérées comme de l'homophobie ? Les violences verbales doivent-elles être associées aux violences physiques ? Autre problème, quasiment inextricable : comment quantifier les actes violents et racistes ? Les statistiques officielles sont partielles et orientées[25]. Surtout, elles agrègent des actes qu'il conviendrait de dissocier : usage de fumigènes, ivresse publique, jet de projectiles, violences, dégradations de biens, actes racistes ou antisémites, vente sans autorisation, etc. Néanmoins, les données officielles rejoignent les impressions des observateurs réguliers des stades en confirmant que les débordements n'ont guère augmenté durant ces dernières saisons[26]. Le commissaire divisionnaire Michel Lepoix, coordinateur national pour la sécurité dans les stades depuis février 2006, dresse lui-même le constat d'une « stabilisation » des incidents[27], tout en s'inquiétant de l'émergence de bagarres planifiées, qualifiées à l'anglaise de « fights ». Le relatif développement de ces « fights » s'explique par l'apparition récente de petites bandes d'indépendants et par l'amélioration du dispositif de sécurité autour des stades qui incite les hools à organiser leurs affrontements. En revanche, les incidents impliquant des ultras semblent en diminution. D'où le bilan dressé par Michel Lepoix, selon lequel « il y a une relative accalmie sur le front de la violence, en Ligue 1 comme en Ligue 2, en dehors du phénomène des fights »[28]. Il est cependant délicat de dresser un état général des actes violents

---

[23] Nicolas Hourcade, « Des solutions miracles ? », www.sofoot.com, 8/9/2006. (1/7/2015 : ce texte n'est plus disponible sur le site web de So Foot, mais peut être trouvé à d'autres endroits sur Internet).

[24] Bernard Murat, Pierre Martin, *Faut-il avoir peur des supporters ?*, rapport d'information de la commission des Affaires culturelles du Sénat, n° 467, 26/9/2007.

[25] Dominique Bodin, *Le hooliganisme*, Paris, PUF, 2003, p. 48. Concernant la délinquance de manière générale : Laurent Mucchielli, *Violences et insécurité*, Paris, La Découverte, 2001.

[26] 342 incidents ont été relevés en 2004–2005 (dont 142 liés à des violences physiques et 100 à des fumigènes), 399 la saison suivante marquée par un exceptionnel conflit entre supporters parisiens (203 pour des violences, 117 pour des fumigènes) et 400 en 2006–2007 (187 actes de violence et 134 faits impliquant des fumigènes). Bernard Murat, Pierre Martin, *op. cit.*, p. 21.

[27] *L'Equipe*, 2/7/2007.

[28] *L'Equipe*, 14/12/2007.

et racistes en France, tant le décalage est grand entre Paris, où les problèmes sont profonds, et le reste du pays où ils sont moindres sans pour autant être insignifiants.

Quelle politisation des supporters extrêmes ?[29]

Les supporters extrêmes sont fréquemment suspectés d'être « fachos ». Pourtant, depuis une dizaine d'années, l'expression ouverte d'idées racistes ou d'extrême droite n'est quasiment plus de mise parmi les ultras français. Les tendances majoritaires sont l'apolitisme, mis en avant par la plupart des groupes, et l'antiracisme. Seules la tribune Boulogne et des bandes d'indépendants sont clairement nationalistes.

Exagération et opposition

Le supportérisme extrême se caractérisant par son goût pour l'exagération et la provocation, les positions politiques affichées sont systématiquement extrémistes ou oppositionnelles. Mais il n'est pas toujours facile de faire la part de la conviction et de la dérision. En effet, les tifos et banderoles répondent à un code où emphase, parodie, provocation et sens de la répartie sont prisés. Les messages outranciers choquent donc plus le reste du public que les supporters extrêmes adverses auxquels ils sont destinés[30]. Comme le note C. Bromberger, « il serait tout aussi fâcheux de décréter l'arbitraire du langage du supportérisme que de lui conférer une excessive plénitude – politique ou autre »[31].

En fait, la politisation des supporters extrêmes sert avant tout à construire la cause du groupe, de la même manière que l'attachement marqué à l'appartenance locale ou régionale[32]. L'identité du groupe se forgeant par des mécanismes de distinction entre « eux » et « nous », les orientations politiques sont dirigées contre un ennemi stigmatisé. Prétendre défendre son identité nationale ou son identité locale cosmopolite s'inscrit parfaitement dans une telle logique. Dès lors, les idées politiques défendues par les supporters extrêmes sont sommaires, seuls quelques idéologues approfondissant le raisonnement. Elles se traduisent par des slogans simples et par l'exhibition de drapeaux et de symboles (d'un côté couleurs « rasta » ou portrait de Che Guevara, de l'autre drapeau français – les croix celtiques, jadis prisées, sont

[29] Pour une analyse détaillée, voir Nicolas Hourcade, « L'engagement politique des supporters "ultras" français », *Politix*, n° 50, 2000, pp. 107–125.

[30] Julien Auboussier, « Les banderoles de supporters de football en France : langage et violence symbolique », colloque *Sports, violences et racisme en Europe*, Université de Rennes-II, 2–5 avril 2007.

[31] Christian Bromberger, « La passion partisane chez les *ultra* », *Cahiers de la sécurité intérieure*, n° 26, 1996, p. 39.

[32] Nicolas Hourcade, « "Fiers d'être…" : la mobilisation d'une identité locale ou régionale dans la construction d'une cause par les supporters ultras français », in Jean-Michel de Waele et Alexandre Husting (dir.), *Football et identités*, Bruxelles, éditions de l'université de Bruxelles, 2008, pp. 145–159.

désormais interdites). D'un bord, ils se présentent comme anti-« racailles »[33] ou anti-gauchistes. Soupçonnés de nationalisme ou de racisme, certains admettent leur hostilité envers les immigrés, mais la majorité rejette ces accusations, en se définissant comme patriote et en rappelant qu'il y a aussi des Blancs parmi les « racailles ». Si quelques agressions racistes ont été relevées autour de certains terrains ces vingt dernières années, de tels faits semblent extrêmement rares en dehors de Paris. À l'autre bord, les supporters extrêmes affirment leur anti-racisme et leur anti-fascisme. Ils désirent ainsi se démarquer de l'image d'extrémistes de droite qui s'attache à eux et s'opposer aux idées et groupes réellement d'extrême droite qui se manifestent dans les tribunes[34]. Cependant, cette tendance antiraciste est peu perçue par le grand public. Bien que loin d'être toujours justifiée, cette image de « fachos » explique en partie pourquoi les ultras attirent essentiellement des Blancs. Des supporters d'origine étrangère fréquentent les kops, mais ils se tiennent généralement à distance des associations ultras, même de celles clamant leur antiracisme et leur volonté d'accueillir des jeunes issus de l'immigration, sans doute parce qu'ils estiment ne pas avoir leur place dans de telles structures. Seuls certains groupes marseillais et parisiens du virage Auteuil (la tribune opposée au kop de Boulogne) sont véritablement mixtes.

Apolitisme et autonomie

Ceux qui se disent politisés sont cependant minoritaires, d'autant que les supporters extrêmes ont souvent, comme de nombreux jeunes de leur génération, une conception étroite et méfiante de la politique. Ils la réduisent à la lutte entre partis pour la conquête du pouvoir. Ils sont méfiants vis-à-vis des « politiciens » et craignent d'être « récupérés » par des forces extérieures. Ils préfèrent mener des actions locales et concrètes plutôt que de s'inscrire dans des partis. « Nous ne faisons pas de politique, expliquait un meneur d'un groupe antiraciste, puisque nous acceptons des membres de tous les bords politiques, de droite comme de gauche, tant qu'ils rejettent clairement le racisme ». Ainsi, ils sont nombreux à préférer qualifier leur antiracisme d'engagement « civique » ou « citoyen ». De même, les collectes pour des associations d'aide aux enfants démunis ou aux sans abris sont présentées comme des actions « sociales ». La lutte de nombreux groupes ultras contre le « football business » et pour la préservation des traditions « populaires » de ce sport est rarement perçue comme

[33] Les « racailles » sont les jeunes des « cités », reconnaissables à leur look et suspectés d'actes d'incivilité ou de délinquance.
[34] Une partie d'entre eux est rassemblée dans le Réseau Supporter de Résistance Antiraciste.

politique, etc. Pourtant, force est de constater que les tribunes des stades sont un des nouveaux lieux du politique émergeant aujourd'hui dans nos sociétés[35].

L'apolitisme revendiqué par les groupes ultras recouvre plusieurs cas de figure. Le plus souvent, personne ne manifeste d'intérêt marqué pour la politique ou les idées des membres sont variées et équilibrées. Dans d'autres cas, une tendance est dominante au sein du groupe, mais celui-ci refuse de l'afficher collectivement soit pour éviter qu'elle ne lui porte préjudice, soit pour préserver l'unité interne. Dès lors, certains groupes sont suspectés d'hypocrisie. L'apolitisme affiché peut effectivement être purement tactique et permettre surtout de ne pas se couper du public : perçu comme véridique par les sympathisants et adhérents, il reste de façade pour le noyau des membres actifs. Parfois, la tendance est suggérée, par exemple par l'utilisation de certains lettrages propres à un courant politique ou par des slogans tendancieux, afin d'être perçue par les initiés. Elle transparaît également dans les bus lors des déplacements à l'extérieur et s'exprime ouvertement lorsque les membres actifs se retrouvent dans la semaine.

Cependant, même à l'intérieur du noyau, la réalité s'avère complexe. En effet, il est fréquent que des membres influents ne partagent pas les idées dominantes, ce qui peut donner lieu à de vifs débats. Si les ultras affirment leur apolitisme, c'est aussi parce qu'ils redoutent les divisions internes et qu'ils estiment que la politique ne doit pas être un enjeu prioritaire. Ainsi, un membre d'un groupe antiraciste s'est vu reprocher par ses pairs de ne penser « qu'à la politique » et donc de ne pas comprendre que le football, le club et le groupe devaient passer avant. « La politique n'a rien à faire dans les stades » clament-ils souvent, révélant ainsi leur intériorisation de l'idéologie du mouvement sportif.

Selon une autre idée courante, les supporters extrêmes seraient instrumentalisés par des groupuscules extérieurs cherchant à diffuser leurs idées et à recruter de nouveaux membres. De telles tentatives ont effectivement eu lieu dans plusieurs stades français. Cependant, les supporters extrêmes tiennent à préserver leur autonomie. Des militants d'extrême droite venus distribuer des tracts dans le kop de Boulogne ont été chassés par les indépendants dont certains partagent pourtant les idées. Si action politique il y a, elle doit être portée par le groupe ou la tribune, dont les meneurs ont souvent peu de liens avec des formations politiques. Comme le constate C. Bromberger, les supporters extrêmes se servent plus des

[35] Christian Bromberger, Thierry Fabre, Bruno Etienne, Michel Guérin, « Les nouveaux lieux du politique », *La pensée de midi*, n° 7, 2002, pp. 79–91.

identités politiques, afin de construire leur cause, qu'ils ne les servent[36]. Les phénomènes de récupération directe de supporters par des groupes politiques sont donc limités. En revanche, la politisation officieuse ou officielle du groupe peut influencer certains membres voire les conduire à vouloir approfondir leur engagement et à rejoindre des partis politiques : en général, ils trouvent dans la tribune des individus sachant les orienter.

Le kop de Boulogne : un territoire blanc[37]

Fondé en 1970, le Paris Saint-Germain manque cruellement de public à la fin de la décennie. Ses dirigeants s'efforcent alors, par des tarifs préférentiels, d'attirer les jeunes qu'ils rassemblent dans une tribune, Boulogne. Des punks, des skins, des mods, etc. prennent possession du kop et s'illustrent très tôt par leur violence. Au milieu des années 1980, des skinheads d'extrême droite s'installent au centre du kop. Si les skinheads sont toujours demeurés relativement peu nombreux avant de s'éteindre au milieu des années 1990, si ceux d'entre eux qui espéraient voir grossir les rangs de leurs groupuscules politiques n'ont pas rencontré le succès escompté, ils ont en revanche largement contribué à instaurer une tradition d'extrême droite dans la tribune. Le kop de Boulogne s'est progressivement construit comme un territoire blanc, par opposition aux cités de la région parisienne tenues par des jeunes pour la plupart issus de l'immigration.

Aujourd'hui, le kop de Boulogne est nationaliste. La ségrégation raciale y est appliquée, seuls quelques non-Blancs étant tolérés. D'ailleurs, le club, via ses guichetiers et stadiers, a longtemps orienté les supporters non-Blancs vers d'autres secteurs du stade. Des slogans politiques et racistes sont régulièrement scandés par une partie de la tribune. Des actes racistes sont parfois perpétrés aux alentours du stade. Dans leur majorité, les habitués de Boulogne clament leur hostilité aux « racailles » qui, selon eux, feraient régner la terreur dans les cités. En réaction, il leur paraît légitime d'avoir leur propre territoire, le Parc et ses alentours, où les « racailles » ne sont pas bienvenues. Au-delà de cette base commune, les différences dans les idées, les motivations et les actes politiques sont grandes au sein de la tribune. Les fascistes convaincus ou les auteurs d'agressions racistes sont très minoritaires. En revanche, le souci de défendre une identité nationale perçue comme menacée est largement partagé.

---

[36] Christian Bromberger avec Alain Hayot et Jean-Marc Mariottini, *Le match de football*, Paris, Maison des sciences de l'homme, 1995, p. 244.

[37] Philippe Broussard, *Génération supporter*, Paris, Robert Laffont, 1990 ; « PSG, la tribune de tous les dangers », *L'Express*, n° 2891, 30/11/2006, pp. 112–114. Patrick Mignon, *La société…*, *op. cit.* ; *La passion…*, *op.cit.* Nicolas Hourcade, « L'engagement politique… », *op. cit.* ; Nicolas Kssis-Martov, Jean-Damien Lesay, Philippe Roizès, « Kop of Boulogne : The Story », *So Foot*, n° 43, avril 2007, pp. 54–67.

Contrairement à son image de tribune fasciste tenue par des groupuscules d'extrême droite, le kop de Boulogne est en fait structuré par trois traditions. La tradition supportériste, puisque le kop est la tribune historique des fans parisiens, la tradition violente et la tradition politique. Deux types de violences doivent donc être distingués. La violence raciste des lynchages, comme lors du drame de novembre 2006. Et la violence hooligan entre bandes rivales. Les populations des « violents » et des « politisés » ne se recouvrent que partiellement. Certains indépendants ne se reconnaissent pas dans la tradition politique de Boulogne ; d'autres hools la revendiquent mais refusent les agressions racistes qu'ils considèrent comme déshonorantes. Certains « politisés » ne se livrent qu'à la violence raciste. D'autres occupants de la tribune s'engagent dans ces deux violences. Enfin, certains habitués du kop ne se sentent concernés ni par la violence, ni par la politique qu'ils sont néanmoins forcés de tolérer.

Les formes de la violence

Si les ultras et les hools ont des pratiques violentes relativement communes, leurs logiques sont sensiblement différentes.

Divers types d'incidents

Les violences entre groupes de supporters extrêmes se caractérisent par des insultes, des jets de projectiles et, quand les forces de l'ordre ne l'empêchent pas, par des contacts physiques. Elles ne s'expriment plus guère à l'intérieur des stades, très contrôlés grâce notamment à l'instauration de la vidéosurveillance, mais plutôt à leurs abords et, de plus en plus, en ville ou sur le trajet menant au stade. Pour échapper aux dispositifs de sécurité, ces bagarres sont parfois planifiées par les protagonistes. L'objectif est de l'emporter physiquement sur le groupe adverse et de le faire fuir. Pour les ultras, la victoire suprême consiste à dérober la « bâche » du groupe adverse (la banderole marquée de son nom). À l'origine, les rivalités étaient liées aux antagonismes sportifs ou aux *derbies*. Avec l'inscription dans la durée des mouvements ultra et hooligan, des conflits propres aux supporters extrêmes sont apparus. Une logique de la vendetta s'est ainsi enclenchée, car, comme le constate W. Nuytens, les groupes de supporters extrêmes n'ont « pas la mémoire courte »[38]. Les oppositions politiques peuvent renforcer certaines rivalités, mais elles ne les causent pas forcément, des groupes aux idées politiques différentes pouvant entretenir de bonnes relations, tandis que des groupes du même

[38] Williams Nuytens, « La violence des supporters autonomes de football : à la recherche de causalités », in Jean-Charles Basson (dir.), *Sport et ordre public*, Paris, La Documentation Française / IHESI, 2001, p. 137.

bord sont parfois ennemis. Quant à la lutte pour la suprématie locale, elle provoque parfois des affrontements violents entre groupes d'un même club[39].

Si les violences découlent surtout des tensions internes au monde des supporters extrêmes, les incidents liés aux aléas de la compétition sportive n'ont pas disparu pour autant. Les attaques du bus des joueurs adverses sont désormais exceptionnelles parce que les joueurs sont de mieux en mieux protégés par les forces de l'ordre et parce que de telles actions sont aujourd'hui déconsidérées dans le milieu des supporters extrêmes. Ces dernières années, l'insatisfaction des supporters par rapport à l'arbitrage ou à l'équipe adverse a essentiellement suscité des violences verbales même si elle a pu engendrer des jets nourris de projectiles sur l'aire de jeu et quelques tentatives d'envahissement de terrain, entraînant l'arrêt temporaire du match. Ces actes sont cependant de plus en plus rares, la sécurité à l'intérieur des stades s'étant nettement améliorée.

Dans les enceintes, ce sont désormais essentiellement les engins pyrotechniques qui posent problème. L'utilisation potentiellement dangereuse de ces artifices, parfois jetés d'une tribune à l'autre ou lancés sur l'aire de jeu, a conduit en 1993 à leur prohibition, loin d'être partout respectée. Le 29 octobre 2006, lors de Nice – Marseille, un pompier a perdu deux doigts à cause d'un pétard. Bien que les ultras revendiquent l'usage des fumigènes, dont ils distinguent emploi festif et dangereux, les autorités demeurent hostiles à une autorisation contrôlée. De nombreux supporters sont donc poursuivis pour l'introduction de fumigènes dans le stade sans forcément qu'il y ait d'intention agressive.

L'essor des protestations envers les joueurs et les dirigeants du club soutenu est un autre phénomène marquant de ces quinze dernières années. Se positionnant comme acteurs critiques et comme garants de l'identité de leur club, les ultras n'hésitent pas à manifester leur mécontentement quand les résultats ne sont pas satisfaisants, quand les dirigeants leur paraissent trahir l'histoire du club ou quand la politique du club envers ses supporters ne leur convient pas. Les huées adressées aux joueurs locaux ne datent pas des années 1990. Mais les protestations vont aujourd'hui beaucoup plus loin : « grèves » des encouragements ; manifestations plus ou moins improvisées pendant les matches, à la sortie du stade ou en semaine ; envahissement du terrain ou du centre d'entraînement ; agression de joueurs et dirigeants…

Quant aux forces de l'ordre publiques et aux services de sécurité privés (composés de « stadiers »), ils sont parfois pris pour cible par les supporters extrêmes, quand ils empêchent

[39] Comme à Paris en 2005–2006 : David Revault d'Allonnes, « Paris : guerre en tribunes », *Libération*, 21/11/2005, pp. 42–43 ; Nasser Mabrouk, « Paris brûle-t-il ? », *So Foot*, n° 36, sept. 2006, pp. 46–49.

le contact physique entre groupes rivaux ou avec les arbitres, joueurs ou dirigeants, ou encore quand ils tentent d'interpeller un supporter. L'exemple sans doute le plus connu remonte à août 1993, lors d'un PSG – Caen. Intervenant de manière inappropriée dans le kop de Boulogne, des CRS se retrouvent encerclés : l'un d'eux est lynché par des hools devant les caméras de télévision. Suite à cet incident, les stadiers ont progressivement remplacé les agents publics à l'intérieur des stades, ce qui a permis de faire baisser les tensions, les stadiers étant généralement plus proches des supporters (parce qu'ils restent affectés au même lieu et qu'ils sont parfois eux-mêmes issus de la tribune). Cependant, le flou de leurs attributions, leur formation parfois insuffisante et l'agressivité de certains d'entre eux engendrent occasionnellement des bagarres avec les supporters[40]. Si les supporters extrêmes se plaignent de l'hostilité excessive des forces de l'ordre à leur égard, les tensions paraissent nettement moindres en France qu'elles ne le sont en Italie. Il faut généralement un événement déclencheur pour que des supporters extrêmes français s'en prennent aux forces de l'ordre, sauf à Paris où les matches à hauts risques donnaient lieu (dans les années 1980 et 1990 plus qu'aujourd'hui) à une violence émeutière dirigée en partie contre les policiers et les gendarmes.

Des ultras ambigus

Hools et ultras tentent de justifier la violence en recourant en partie aux mêmes arguments. Elle s'exercerait entre adultes consentants connaissant les risques. Elle n'impliquerait donc que des supporters extrêmes, les tiers n'étant pas inquiétés. Elle suivrait certains codes : bagarres entre groupes numériquement équivalents, pas de lynchages des individus à terre, pas de volonté de blesser sérieusement... Il serait même inacceptable d'utiliser des projectiles et des « armes ». Pourtant, ces règles (dont certains protagonistes remettent en cause l'existence) sont loin d'être toujours respectées. Quant à l'organisation et la planification des violences, elles sont valorisées par les indépendants (d'où le développement des « fights » ces derniers mois) tandis qu'elles suscitent des controverses parmi les ultras, les uns affirmant qu'organiser la violence revient à lui accorder une place trop importante, les autres rétorquant qu'il n'y a pas d'autres moyens de régler les différends.

Car les hools et les ultras n'appréhendent pas la violence de la même manière. Autant les premiers affirment clairement qu'ils l'apprécient, autant les seconds ont un positionnement ambigu[41]. Auprès du grand public et des adhérents peu impliqués dans la vie du groupe, les

[40] Ainsi, le 15 septembre 2007, un supporter toulousain a été sérieusement blessé par un stadier marseillais.

[41] Pour une analyse de la rhétorique des ultras : Nicolas Hourcade, « Virages au tournant », *So Foot*, février 2007, n° 41, p. 50–52.

responsables ultras expliquent que, contrairement aux hooligans, ils ne viennent pas au stade pour se battre. Ils prétendent que les incidents ne représentent qu'une part infime de leurs activités et ne concernent que le noyau. Ils affirment qu'ils contrôlent les plus excités afin d'empêcher les jets de projectiles et les débordements graves. Tandis que les hools racontent volontiers comment ils créent des incidents, les ultras déclarent que la violence vient à eux, qu'ils ne font que répondre à des provocations. Certains affirment même qu'ils préféreraient ne pas se battre mais qu'ils sont obligés d'en passer par là pour se faire respecter. Pourtant, à l'intérieur de leur monde, ils assument voire valorisent la violence. La propension à la violence des groupes ultras est certes très variable. Certains ne cachent pas qu'ils l'apprécient et qu'elle est fondamentale pour asseoir la réputation du groupe : ceux-là acceptent plus facilement les bagarres organisées dont les hools sont friands. D'autres ne recherchent pas les incidents tout en affirmant qu'ils sauront se défendre s'ils sont attaqués. Une banderole des Supras Auteuil (« Non à la violence, non au racisme ») a été vertement critiquée par les ultras français : refuser la violence reviendrait à s'exclure de ce monde.

Comme pour la politisation à l'extrême droite, le discours des ultras sur la violence ne saurait être qualifié simplement d'hypocrite. Effectivement, certains groupes cherchent avant tout à masquer les incidents, sans pour autant les condamner. Mais les ultras sont bel et bien tenus de limiter la violence afin de ne pas se couper des supporters de leur tribune et de continuer à être considérés comme des interlocuteurs par les dirigeants du monde du football. Tout en reconnaissant que la violence est leur « talon d'Achille » et qu'elle peut nuire à leurs revendications, les ultras ne parviennent pas à l'exclure, car ils craignent de perdre alors toute radicalité. La place de la violence est donc paradoxale dans le monde ultra. Elle est marginale, dans la mesure où elle ne concerne qu'une minorité de membres et où elle est relativement rare. Pourtant, elle est centrale en ce sens qu'elle ne peut être récusée et qu'elle permet de mettre à l'épreuve la solidarité du groupe et de trancher les conflits.

Un monde générateur de violences

Le monde des supporters extrêmes engendre la violence. Par sa définition du supportérisme comme une activité sérieuse et radicale. Par la compétition qu'il instaure entre les groupes. Par les valeurs d'honneur, de réputation et de virilité mises en avant. La consommation d'alcool ou de drogue, bien que fréquente et parfois abondante, est rarement la cause principale des débordements : d'ailleurs quelques supporters la refusent pour rester clairvoyants. Cela dit, elle participe à la mise en condition de certains et facilite leur passage à l'acte.

Comme nous l'avons vu, les manières de s'engager dans les violences sont diverses, entre ultras et hools, entre différentes tendances à l'intérieur de chacun de ces mouvements, ou encore entre sobres et alcoolisés. De plus, le profil social paraît jouer sur le passage à l'acte et sur les formes de la violence, un haut niveau d'études favorisant la prise de distance par rapport à la logique de l'honneur. Il semble également que certains protagonistes ne se battent que dans un contexte footballistique alors que d'autres sont violents de manière récurrente[42].

Au final, le football n'est-il qu'un prétexte pour ces supporters extrêmes, comme les médias l'affirment souvent ? Quelques hools, notamment parisiens, reprennent effectivement la devise de leurs homologues allemands « le foot non, les émeutes oui » et fréquentent rarement les stades. Mais la plupart des indépendants et des ultras sont de véritables amateurs de football. Bien sûr, prétendre que la violence et la politique sont extérieures au football est un moyen pour les dirigeants de ce sport de se dédouaner de leurs responsabilités. Mais il y a plus : à écouter certains supporters et acteurs du football, on a parfois l'impression que les actes violents et racistes sont moins graves s'ils sont commis par de « vrais supporters »…

[42] Manuel Comeron établit le même constat concernant les hools liégeois : Serge Govaert, Manuel Comeron, *Foot et violence*, Bruxelles, De Boeck Université, 1995, p. 147.